

Los rojos ganaron la guerra, de F. Vizcaino Casas : comment les vaincus deviennent les vainqueurs?

Roselyne Mogin-Martin

► **To cite this version:**

Roselyne Mogin-Martin. Los rojos ganaron la guerra, de F. Vizcaino Casas : comment les vaincus deviennent les vainqueurs?. "Titre manquant", 2014, Non spécifié, France. hal-03123087

HAL Id: hal-03123087

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03123087>

Submitted on 27 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Los rojos ganaron la guerra (1989) de Fernando Vizcaíno Casas :
quand les vaincus deviennent les vainqueurs

Dans *Los rojos ganaron la guerra*, l'écrivain à succès Fernando Vizcaíno Casas (1926-2003) désire commémorer à sa façon le 50e anniversaire de la guerre civile. Il se considère comme représentatif d'une génération d'Espagnols, ceux qui, trop jeunes pour avoir combattu, ont grandi dans une famille aisée et ont peu souffert du franquisme. Certes, la vie matérielle était difficile, mais la situation n'avait rien à voir avec les horreurs que dénoncent les opposants. Donc, derrière les habiletés rhétoriques de sa plume, et le ton léger qu'il adopte, il se livre à une authentique réhabilitation du franquisme, ainsi qu'à un règlement de comptes avec les vaincus d'hier, qui sont les gouvernants d'aujourd'hui.

Le sous-titre *Cómo hubiera podido ser el futuro –nuestro presente- si Franco pierde la guerra civil* précise le sujet du roman, de même que le photomontage de la couverture, qui représente la Puerta de Alcalá, décorée d'une faucille et d'un marteau sur fond d'étoile rouge, et de portraits de leaders : Staline et Lénine, la Pasionaria et quelques autres. Bref, l'auteur démontre que de *buena nos hemos librado* en inventant une fiction à partir de faits historiques connus, qu'il retourne et manipule, utilisant au besoin l'anachronisme. Il prétend convaincre rationnellement, mais il joue surtout sur les émotions, et tente de mettre les rieurs de son côté.

La manipulation de l'Histoire

La manipulation de l'Histoire est ici revendiquée par un mot aux allures savantes, la *ucronía*, définie comme : *las suposiciones sobre la historia que pudo ser y no fue*¹. L'auteur va donc se livrer à un jeu historico-littéraire, répondant ainsi par avance à la critique : puisque ce n'est qu'une fiction, il ne peut être accusé de mensonge, et le lecteur est libre d'entrer ou pas dans le jeu.

Donc, il fait de savants mélanges entre la vérité historique et l'invention. Pour ce qui est de la vérité, comme dans les ouvrages d'Histoire « sérieux », il cite ses sources, et met en fin de volume une bibliographie érudite, et résolument plurielle². Ensuite, la plupart des personnages sont historiques, apparaissent sous leur véritable nom, et beaucoup de leurs caractéristiques biographiques correspondent à celles qui

1 p. 13, début du prologue.

2 Les œuvres de Ricardo de la Cierva y sont tout de même présentées comme « las siempre indispensables » (p. 244).

sont du domaine public. L'auteur précise également qu'il leur prête des propos authentiques, même s'il les sort de leur contexte, et omet les guillemets³.

Ainsi, cette « vérité », assez conforme à celle d'un historien, va se mélanger avec l'invention, revendiquée comme un principe d'écriture. Le livre est divisé en Ficciones, qui suivent un ordre chronologique rigoureux, depuis la bataille de l'Ebre, jusqu'à la fin de la 2e guerre mondiale. Cependant, certaines dates sont subtilement bouleversées⁴ et la « Ficción décima », la dernière, est divisée en plusieurs supuestos. Dans le A) Hitler et Staline alliés sont les vainqueurs de la guerre, et la dictature communiste se consolide en Espagne, tandis que dans le B) ce sont les alliés qui gagnent, et on assiste à une transition politique. Le supuesto C) consiste en une adresse au lecteur⁵, suivie de deux pages blanches : lui aussi peut inventer un autre futur!

Le roman se base sur un présupposé « ucronique » : les Républicains gagnent la bataille de l'Ebre, ce qui leur permet de reprendre l'avantage, puis de gagner la guerre. A partir de là, l'auteur narre une tranche de l'Histoire de l'Espagne, qui se termine en 1945. Cette narration n'est que le fruit de son imagination, mais beaucoup de ses éléments font écho chez le lecteur, qui en connaît les protagonistes, ainsi que certains faits. Il connaît également les idées de Vizcaíno Casas, et donc s'attend sans doute à trouver une apologie du franquisme. Or, il sera pris à contrepied, dès l'introduction, par une apparence de tolérance⁶ :

Repito : ésta es mi versión, mi personalísima fabulación de lo que hubiese sucedido en España – y aun en Europa – si los rojos (con perdón) llegan a ganar la guerra. Cada cual puede tener la suya; tan respetable y tan imposible como la de un servidor. Lo bueno de todas ellas es que ninguna admite pruebas en contrario

En fait, la tolérance affichée dans ce discours contradictoire n'est qu'un moyen de revendiquer la relativité : tout est vrai, donc peut-être que tout est faux, mais personne ne peut rien prouver. Pour reprendre un lieu commun, ce sont les vainqueurs qui écrivent l'Histoire, et donc la manipulent, et ce qu'a fait le franquisme, les vainqueurs d'aujourd'hui peuvent tout aussi bien le faire.

Retournements de situations et superpositions d'événements

Dans la *Ficción primera*, les « rouges » gagnent donc la bataille de l'Ebre, et cette victoire est le début d'un récit en miroir de la guerre. Les républicains, bien implantés à l'est, vont avancer vers l'ouest, et une offensive victorieuse en Extremadura, en octobre 38, va couper en deux la zone insurgée. Dans l'exode qui suit la prise du pays basque, le poète Manuel Machado meurt, abandonné, à St. Jean-de-Luz. Le 26 février 39 Burgos est reconquise, puis c'est le tour de Salamanque, le

3 p. 14.

4 Par exemple, la guerre ne se termine pas le 1^{er} avril 1939, mais le 10.

5 p. 240.

6 p. 15.

15 mars. Entre temps, le 1er février, le gouvernement Negrín est revenu à Madrid, où se déroule une répétition générale du défilé de la victoire. Des officiers franquistes négocient pour obtenir une paix séparée, que Negrín refuse, et le 30 mars, comprenant que la partie est perdue, Franco renonce à poursuivre la guerre, afin – dit-il – de ne pas prolonger les souffrances du peuple espagnol. Le président Manuel Azaña rédige, le 10 avril, le dernier *parte oficial de guerra*⁷.

Outre le fait que les républicains se sont unis et ont acquis le sens de la discipline cette issue heureuse a été rendue possible par la passivité d'Hitler devant l'intervention de la France, qui livre du matériel en quantité malgré le pacte signé. Le Führer d'ailleurs abandonne lâchement son ami Franco lorsque celui-ci perd l'avantage, et plusieurs puissances étrangères, dont le Saint-Siège, reconnaissent la République et lui apportent leur aide.

Commence alors un récit de l'après-guerre, de même en miroir. Vizcaíno Casas attribue à Franco et à ses partisans le rôle des exilés, essayant d'obtenir l'appui de gouvernements étrangers. Ils n'ont rien à espérer d'Hitler qui a fait alliance avec Staline, mais même Mussolini fait comprendre au général et à son beau-frère qu'ils ne sont pas *persona grata* en Italie⁸. La monarchie a aussi ses partisans, qui complotent autour de l'ex-roi Alfonso XIII, mais cela n'inquiète guère un gouvernement républicain solide sur ses bases. Sa seule préoccupation, ce sont des journalistes étrangers à l'esprit tordu et aux questions perfides, prompts à monter en épingle des « bavures », comme la tuerie de Paracuellos del Jarama. A cause d'eux, [...] *el nombre de Pedro Muñoz Seca, escasamente conocido fuera de España antes de la guerra civil, convirtióse de pronto en el más famoso de la literatura de habla castellana*. C'est d'ailleurs pour éviter de tels effets pervers que beaucoup d'intellectuels franquistes auront la vie sauve⁹.

En effet, le penchant naturel du nouveau régime, c'est l'élimination de ses ennemis. Dans les premières semaines de l'après-guerre, de nombreuses arrestations, suivies d'exécutions sommaires, sont effectuées par des « groupes incontrôlés ». Le gouvernement condamne mais laisse faire, de même qu'il épure les fonctionnaires, professeurs et artistes *que destacaron por su connivencia con el fascismo*¹⁰. Il prend aussi des sanctions à titre rétroactif contre ceux qui ont réprimé, en 1934, les vaillants mineurs des Asturies.

Bref, les républicains vainqueurs ne se comportent pas mieux que les franquistes, et peut-être même sont-ils encore pires. Le camp républicain au début était pluriel, puisqu'il y avait des socialistes, des anarchistes et des communistes, les deux premières catégories entendant conserver leur liberté de parole et de pensée. Mais les communistes, aux ordres de Moscou dont les envoyés sont omniprésents, n'ont de cesse d'éliminer la dissidence. Azaña se trouve contraint à la démission et à l'exil, le vieux socialiste Julian Besteiros est condamné à 30 ans de prison pour avoir critiqué

7 p. 33.

8 p. 133 et suiv.

9 Cf. pp. 28-29.

10 p. 43.

le gouvernement, et d'autres personnalités, comme Indalecio Prieto sont nommés dans de lointaines ambassades. La constitution, ratifiée par un référendum douteux¹¹ transforme l'Espagne en URSEE¹² et il vaut mieux se rallier au communisme, comme le font Negrín, ou Victoria Kent. Bien sûr, un tel régime va exercer un contrôle de fer sur la presse, et sur l'ensemble de la société.

Faut-il voir dans cette description de la dictature communiste une apologie indirecte du franquisme ? Après tout, semble nous dire Vizcaíno Casas, Franco avait su rallier autour de sa personne diverses tendances de la droite : monarchistes, carlistes, phalangistes etc., tandis que dans cette République seuls ont leur place les communistes staliniens, comme La Pasionaria et Santiago Carrillo. De plus, ce communisme est un fidèle allié du nazisme, dont Franco au moins avait su s'écarter !

De même, la paix semble ne pas avoir changé grand'chose aux conditions de vie du peuple espagnol, qui continue de connaître la faim, le froid, la pénurie et dans des descriptions qui reviennent par petites touches tout au long du livre, Vizcaíno Casas introduit des anecdotes relatées dans les nombreux ouvrages – dont les siens – qui décrivent les conditions de vie dans l'Espagne des années 40. Comme le gouvernement est incapable de les améliorer, il propose des dérivatifs : cinéma – de propagande bien sûr –, fêtes patriotiques etc. et chante les bienfaits pour la santé d'un régime alimentaire frugal.

Malgré cela, dès le défilé de la Victoire, tous les Espagnols semblent être devenus de fervents républicains, et ce sont Manuel Azaña et Diego Martínez Barrios qui en font la constatation désabusée : *Abí los tiene : preparados para la juerga. Habrían ido con el mismo entusiasmo, aunque con otras banderas, si Franco gana la guerra*¹³. Et plus tard, lorsqu'il s'agira de faire accepter aux Espagnols que les troupes nazies traversent l'Espagne, Dolores Ibárruri sera encore plus brutale : *El pueblo tiene unas tragaderas así de grandes (...) Todo es cuestión de saber dorarle la píldora*¹⁴.

Vizcaíno Casas veut montrer ici que les dirigeants de gauche méprisent et manipulent le peuple qu'ils prétendent représenter, mais il est également dans la ligne d'une idéologie autoritaire, qui pense qu'il a besoin d'un « guide ». Du coup, la gauche et la droite se rejoignent, et c'est toute l'ambiguïté de ce roman : dans les actions criticables des communistes, les lecteurs reconnaissent celles de Franco, ce qui revient donc à critiquer ce dernier, donnant l'impression que l'auteur est impartial. Mais, au delà il pose implicitement les questions que beaucoup se sont posées, dans les deux camps : Les Espagnols étaient-ils à l'époque maîtres de leur destin ? L'Espagne n'a-t-elle pas été qu'un pion sur l'échiquier des grandes puissances ? Vizcaíno Casas apporte les réponses qui ont été celles des franquistes pendant 40 ans : l'Espagne n'avait pas de liberté d'action et allait devenir une dictature communiste, perdant son identité et sa souveraineté. Il fallait donc intervenir, et même si Franco a reçu au début l'aide de gouvernants étrangers pas

11 p. 67 et suiv.

12 « Unión de Repúblicas Socialistas del Estado Español, integrada por Iberia, Euzkadi, Catalunya, Archipiélago Canario y Territorios Marroquíes ».

13 p. 37.

14 p. 142.

très recommandables, il a su très rapidement reprendre ses distances, et préserver l'indépendance de son pays : il a tenu tête à Hitler lors de l'entrevue d'Hendaye, et a épargné à l'Espagne une deuxième guerre. En contrepoint, Vizcaíno Casas relate une autre entrevue d'Hendaye¹⁵ où Dolores Ibárruri abdique toute velléité de résistance devant Staline : elle cède les Canaries pour servir de base à la flotte allemande, et accepte que les troupes d'Hitler traversent l'Espagne pour conquérir Gibraltar. De plus, elle effectuera sans sourciller les « purges » exigées par le dictateur.

Donc, *si Franco pierde la guerra*, la situation politique de l'Espagne aurait été pire : elle aurait connu une dictature communiste sous le contrôle de Moscou; et sa situation économique aurait été désastreuse.

« *Ucronía* », *anachronisme et actualité*

On peut s'interroger sur le succès¹⁶ d'une telle prose qui, si on en croit les résultats des diverses élections générales, ne représente pas véritablement l'opinion majoritaire. La réponse tient sans doute dans le fait que l'auteur essaye de mettre les rieurs de son côté, et pour cela il joue sur une série de ressorts : la caricature de ce que les Espagnols peuvent connaître de leur Histoire, le trait d'esprit, mais aussi l'anachronisme. Le lecteur de 1989 est de moins en moins un socialiste enthousiaste, et c'est de l'actualité des années 80 que parle souvent le roman, sous ses apparences « historiques ».

En premier lieu, les caricatures abondent : Dolores Ibárruri a un amant, Francisco Antón, qui occupe des postes politiques élevés, et le bon peuple l'a baptisé *el queridísimo*; un jeune garçon, nommé Alfonsito Paso, a d'ailleurs ce trait d'esprit après une fête patriotique : *A mí, lo que me ha fastidiado, es la manía de la presidenta de llamarnos sus hijos. Se presta a interpretaciones desagradables*¹⁷. Bien sûr, lorsque le propos revient aux oreilles de ses chefs, l'adolescent est expulsé des *pioneros*. Dans la même veine, la ville natale de Santiago Carrillo est rebaptisée *El Gijón del Carrillo*, et les prostituées de Barcelone, enchantées des mesures qu'il a prises pour améliorer leurs conditions de travail, *le han nombrado su hijo predilecto*.

On pourrait multiplier aussi les piques assassines contre les intellectuels de gauche : Picasso est directeur du musée du Prado, mais vit aux Etats-Unis ; Buñuel vit au Mexique, « pour raisons professionnelles », de même que María Casares en France. Et ceux qui servent le régime sur place ne valent pas mieux, comme l'écrivain Sender, le jeune historien Tuñón, le romancier Semprún, ou le phalangiste

15 p. 187 et suiv.

16 L'éditeur *Planeta*, se plaît à annoncer, sur les couvertures, des éditions multiples et des tirages de plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Ces chiffres sont à manier avec précaution, vu leur source, mais le succès de Vizcaíno Casas n'en a pas moins été réel.

17 p. 86.

reconverti Tovar, qui, au mépris de toute honnêteté, soutiennent l'insoutenable¹⁸. La satire passe aussi par la transposition de situations. La célèbre formule *los rojos no llevaban sombrero* devient, dans la propagande de la *Tabacalera: Los fachas fumaban rubio...* Les films patriotiques de CIFESA trouvent leur reflet dans les films soviétiques ou les films de propagande de la guerre civile, et ne remportent qu'un maigre succès. En effet, les Espagnols préfèrent les corridas et le football, mais le gouvernement a du mal à organiser des spectacles de qualité, car toutes les vedettes, même les républicaines, ont accepté de juteux contrats à l'étranger. De même, le gouvernement que préside Dolores Ibárruri est aussi nataliste que celui du *caudillo* : une cérémonie émouvante récompense une militante méritante, mère de 19 enfants de plusieurs pères différents, car on fait fi des préjugés bourgeois. Dommage que la cérémonie soit quelque peu écourtée à cause de la petite dernière qui salit sa couche, répandant une odeur pestilentielle dans la salle¹⁹. Les communistes enfin sont aussi machistes et pudibonds que les franquistes : ils renoncent à promouvoir l'œuvre de Lorca, à cause de son homosexualité²⁰.

Cependant, l'effet comique le plus important est sans doute produit par la transposition de situations qui renvoient à l'après-franquisme, transformant ce livre en roman à clés pour déçus de la démocratie. Le premier point abordé est celui du changement des noms de rues, commenté par Manuel Azaña et Diego Martínez Barrio, qui se rendent au défilé de la victoire²¹ :

Azaña descorre ligeramente una de las cortinillas y mira al exterior.

- ¿Por dónde vamos ? ¿ Por Fernando el Católico?
- Perdona: ahora se llama calle de Boabdil el Chico.
- ¡Qué majadería! (...)
- Ya están en la calle de Martínez Campos.
- ¿Y cómo le llaman ahora a ésta?
- Creo que le han respetado el nombre.
- Está claro que no saben quién era Don Arsenio.

Mais l'exemple le plus caractéristique est sans doute celui des Communautés Autonomes. Leur implantation, entre 1976 et 1982, a été loin de faire l'unanimité de tous les Espagnols, qu'ils soient de droite ou de gauche, et Vizcaíno Casas ne rate pas l'occasion d'épingler leurs ridicules, entre autres en matière culturelle²² :

el Comisariat desarrollaba una tarea ingente, no sólo promocionando los grandes autores en lengua vernácula, sino traduciendo las más importantes obras extranjeras, incluidas las españolas. Pulcramente editadas, se publicaron *Les rialleres comares de Windsor*, de Guillem Shakespeare ; *La vida és somni* d'en Pere Calderó del Vaixell ; *En Joan Tenori*, de Josep

18 Par exemple, p. 93 et suivantes. Tuñón invente une histoire rocambolesque pour démontrer aux journalistes étrangers que Santiago Carrillo n'a aucune responsabilité dans le massacre de Paracuellos del Jarama.

19 p. 178 à 181.

20 p. 162.

21 p. 37.

22 p. 163.

Zorrilla ; Sis personatges buscant l'autor, d'en Lluís Pirandello ; Font Ovelluna, d'en Lop de la Terra Baixa

Sans entrer dans le fond d'un raisonnement qui n'est pas de très bonne foi, rappelons-nous le scepticisme goguenard des Espagnols des années 80, lorsqu'un des programmes-phare de la toute nouvelle TV3 a été le feuilleton américain Dallas, doublé en catalan !

Bref, la principale tactique de Vizcaíno Casas, c'est l'humour. Il ne cherche pas à convaincre par un raisonnement, mais en déclenchant un rire spontané, grâce à des situations caricaturales et à des formules-choc. Certains lecteurs, après réflexion, ne seront peut-être pas très fiers d'avoir ri, mais qui refuserait un moment de distraction !

Conclusion : Tout plutôt que le communisme

Par l'humour, et sous couvert de tolérance, Vizcaíno Casas se livre à une réhabilitation en règle du franquisme, et donc du coup d'Etat du 18 juillet 36. Tout n'était peut-être pas mauvais dans la République, et l'entente était sans doute possible avec certains dirigeants de l'époque²³, mais ces hommes modérés et ouverts au dialogue ont été éliminés par un parti communiste aux ordres de Staline. Il était donc logique d'intervenir pour empêcher que l'Espagne ne devienne un satellite de l'URSS, ce qu'on sait, en 1989, ne pas être une situation enviable.

La *Ficción décima*, et surtout son *supuesto B)* vont plus loin encore : les communistes sont vaincus, et un gouvernement provisoire se met en place en attendant les élections générales de 1947. Mais le panorama n'est pas non plus très brillant, car les Etats-Unis occupent le pays, la population ne se nourrit que grâce à eux, et elle est souvent contrainte à l'émigration. Une multitude de partis renaissent de leurs cendres, mais on peut douter de leurs capacités à s'entendre et à construire un futur radieux pour l'Espagne. Quant au peuple, il se passionne peu pour la politique, occupé comme il est à résoudre ses problèmes de subsistance.

Il est difficile de ne pas voir là un calque caricatural de la transition démocratique qui s'est déroulée entre 1975 et 1978, et de ses difficultés, surtout économiques, qui ont transformé certains Espagnols en *pasotas* désabusés. De là à insinuer dans leur esprit l'idée que *con Franco vivíamos mejor* il n'y a qu'un pas, que Vizcaíno Casas n'hésite pas ici à franchir.

23 Cf. p. 166 et suiv., l'entrevue qui se déroule à Mexico entre Indalecio Prieto et Gil Robles.